

# Adversaires en **VR**

The logo for 'Adversaires en VR' features the word 'Adversaires' in a bold, sans-serif font. Below it, the word 'en' is in a smaller, lowercase font. To the right of 'en' is the large, bold letters 'VR'. A horizontal line with a wavy pattern and arrowheads at both ends passes through the 'VR'.

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Adversaires en VR / Mélanie Cousineau

Nom : Cousineau, Mélanie, 1979- , auteure.

Identifiants : Canadiana 20230083919 | ISBN 9782897838744

Classification : LCC PS8605.O9141 A64 2024 | CDD C843/.6-dc23

© 2024 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Geneviève Dastous

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MÉLANIE COUSINEAU

# Adversaires en **VR**

A stylized graphic of an arrow with a feathered tail on the left and a diamond-shaped arrowhead on the right. The arrow is positioned horizontally, passing through the center of the large, bold letters 'VR'.

LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure  
chez Les Éditeurs réunis

*Maman solo cherche nounou*, 2023

*Last call pour le bonheur*, 2022

*Road trip : une virée mère-fille*, 2021

*Voyage désorganisé : destination Floride*, 2019

*Voyage désorganisé*, 2019

*Tout va bien aller, Béatrice !*, 2018

*Deux sœurs et un pompier*, 2017

*Karaoké ! Impossible de faire des conneries dans l'anonymat*, 2016

*Moi, maman ?*, 2016



Mélanie Cousineau - Auteure



[melaniecousineau.com](http://melaniecousineau.com)

*Pour toi, Namour  
Parce que chaque jour passé à tes  
côtés est le plus beau des voyages.*



## Note de l'auteur

Dans un esprit de création et afin de bien ficeler mon histoire, je me suis accordé une certaine liberté quant à quelques aspects ou lieux. Veuillez ne pas m'en tenir rigueur.





# 1

## Quel accueil!

J'ai le cœur qui débat. Le contenu de mon estomac menace de se répandre sur le sol. Pitié, non ! J'ai mis mes plus belles chaussures et mon chemisier blanc. De quoi aurais-je l'air auprès de mes nouveaux collègues ? Je n'en suis qu'à ma troisième semaine au sein de cette équipe de feu. Que penseraient-ils de moi si je me décomposais devant eux à la première occasion ? D'autant plus que ce sont eux qui sont venus me chercher. Moi, je n'ai rien demandé. En fait, c'est Angela, la propriétaire du magazine Web du même nom, qui m'a ouvert toutes grandes les portes de son empire. L'emploi de rêve offert sur un plateau d'argent. Comment dire non à ça ?

— Hé, Annabelle, attends-moi.

Suzie. Ma nouvelle collègue et, par le fait même, ma précieuse amie. Il se trouve qu'elle est mon alliée numéro un pour que je demeure dans les bonnes grâces de la patronne. Angela est une femme rigoureuse et exigeante. Elle sait ce qu'elle veut et quoi faire pour l'obtenir. Pour elle, un non n'est que le début d'une argumentation qui finit toujours par lui donner raison. Comme Suzie travaille au *Angela* depuis trois ans, je considère

qu'elle est ma référence en matière de comportements à adopter pour ne pas déplaire à cette grande dame. Le milieu est tel que personne n'est irremplaçable. Tu n'es pas à la hauteur? Allez, hop! Au suivant. Pas de temps à perdre avec un caillou qui nous embête au fond d'une chaussure.

— Tu n'as rien pour prendre des notes? me demande Suzie, alors que je la suis à ma toute première réunion éditoriale.

L'équipe se réunit chaque semaine. Seulement, cette fois-ci, c'est en présentiel, ce qui est une première pour moi. Ça augmente le stress d'un cran, disons. Dans le confort de mon chez-moi, il y a une barrière psychologique que je ne retrouve pas maintenant que je suis au bureau. Je me sens mise à nu.

— Bah, oui. Je traîne toujours ma tablette électronique avec moi.

À voir l'expression sur le visage de Suzie, je doute d'avoir donné la réponse qu'elle souhaitait entendre.

— C'est une blague, hein? OK, ça n'en est pas une, conclut-elle devant mon air perplexe. Suis-moi, on va régler ça tout de suite.

Je me laisse docilement guider par le son des talons de la chroniqueuse culinaire. Ils font presque vibrer le carrelage d'un blanc étincelant tant ses pas sont pressés. Je me surprends sur le coup à m'interroger quant à la fréquence des visites de l'équipe d'entretien ménager. Les bureaux du *Angela* sont toujours d'une propreté irréprochable. Pas un grain de poussière

en vue. C'est à croire que la saleté est filtrée au fur et à mesure qu'elle apparaît. Si seulement il en allait de même chez moi !

Sur mon passage, je découvre une partie de nos locaux qui m'était jusqu'alors inconnue. Il faut dire que j'ai souvent travaillé de l'extérieur depuis mon embauche. Les espaces de bureau disponibles ici sont limités et seuls certains se les partagent, alternant entre le télétravail et le présentiel. À l'ère dans laquelle nous évoluons, nous pouvons tout faire de n'importe où. Enfin, presque.

Accroupie du mieux qu'elle peut malgré sa jupe tuyau, Suzie farfouille dans une étagère où règne un joyeux fouillis.

— Ah, voilà.

Une tablette de feuilles rayées et un paquet non entamé de cinq stylos à encre bleue atterrissent dans ma main, que je tends mécaniquement.

— Règle numéro un : ne jamais se présenter à une réunion sans quelque chose pour prendre des notes. En format papier, précise-t-elle avant que je brandisse la tablette numérique qui dort dans son étui, sous mon bras. Angela est plutôt vieux jeu et rigide sur certains aspects. Celui-ci en fait partie.

Du coin de l'œil, j'aperçois des collègues qui se pressent dans le corridor. Ils prennent nerveusement connaissance de l'heure.

— Règle numéro deux : ne jamais arriver en retard à une réunion.

— Mais, c'est toi qui..., tenté-je.

— Pas la peine de parlementer. Le rappel à l'ordre est toujours plus doux s'il sort de ma bouche que de celle de la grande patronne. Allons-y.

Mon estomac, qui s'était calmé, recommence à faire des siennes. Une fois dans la grande salle de réunion, les chaleurs se mettent de la partie. Bon sang, qu'est-ce qui m'arrive ? Je ne rencontre quand même pas la royauté ! Ce n'est qu'une réunion d'équipe.

— Il ne fait pas un peu chaud ? demandé-je à ma voisine de siège, en l'occurrence, Suzie.

Pour toute réponse, elle me gratifie d'un sourire. Je comprends alors que le problème se situe entre mes deux oreilles. N'empêche qu'il devient rapidement physique. J'ai la vive impression d'avoir deux coussins chauffants sous les aisselles. Je prie silencieusement pour que des cernes n'y apparaissent pas. Ce serait tellement disgracieux ! Sous la table ovale en bois massif, mes pieds transpirent abondamment dans leur prison de cuir. Des chaussettes auraient probablement diminué l'inconfort, mais il était hors de question que j'en porte. Jamais de bas dans les chaussures, sauf en hiver. C'est contre ma religion.

Alors que les derniers arrivants se dégotent une chaise libre, je laisse mon regard errer à travers les larges fenêtres. Elles constituent deux des murs de la pièce, située sur le coin du bâtiment. Du haut du quatorzième étage – je devrais plutôt dire le treizième, puisque le chiffre maléfique a volontairement été omis de la suite numérique –, nous avons une vue

imprenable sur la ville. Au loin, le fleuve s'étire à perte de vue. Un bateau de croisière est ancré à l'un des quais du port. Je me surprends à m'imaginer à son bord.

— Bonjour à tous, lance la voix d'Angela, ce qui me ramène sur ma chaise droite. Avant de commencer la réunion, j'aimerais profiter du fait que nous sommes tous réunis en présentiel pour la première fois depuis longtemps pour vous présenter officiellement notre dernière recrue, la talentueuse Annabelle Girard. Annabelle, si tu prenais quelques instants pour te présenter à l'équipe, ma chérie ?

Mes joues s'empourprent, atteignant presque la couleur de ma longue chevelure rousse. Le malaise me gagne. Je parle régulièrement devant des gens, mais ce n'est généralement pas en direct. Ça me permet de faire plus d'une prise afin de sélectionner la meilleure et de la publier sur mes réseaux sociaux. Là, c'est tout le contraire. Il n'y a pas de générale, c'est tout de suite le *show*. Les douze employés du *Angela* m'observent avec attention. Ils me scrutent, impatients de détecter mes failles. Sachant que je n'échapperai pas au supplice, je m'éclaircis la gorge et me lance :

— Bonjour, je...

— Debout, m'intime la patronne, avant de faire rouler sa chaise vers la droite, m'invitant à prendre sa place à l'extrémité de la table. De cette manière, tout le monde pourra bien te voir.

Je m'exécute.

— Salut, lancé-je en agitant timidement la main, un sourire crispé aux lèvres.

Seigneur que c'est gênant ! De là où je suis, la table semble s'étirer à l'infini. Je serre les fesses et inspire profondément.

*Je peux le faire. J'ai ma place parmi ces gens chevronnés. Un, deux, trois, go !*

Je réalise alors le monde de différence qu'il y a entre le fait de m'adresser aux gens via les réseaux sociaux et celui de leur parler directement, en chair et en os. Surtout que la popularité m'est un peu tombée dessus sans que je fasse quoi que ce soit. Du jour au lendemain, des milliers de personnes ont commencé à me suivre. Pourtant, la notoriété n'a jamais été parmi mes aspirations, bien au contraire. J'aime aider mes copines et leur faire des recommandations. Point barre. C'est pour cette raison que j'ai créé un compte public. Pour elles et leurs connaissances. La situation est rapidement devenue hors de contrôle, au grand bonheur de mes comparses.

— Je m'appelle Annabelle Girard, répété-je en guise d'introduction, laissant le temps au courage de m'envahir. Je suis une passionnée de tout ce qui concerne le bien-être au féminin. Que ce soit la tête, le corps ou l'esprit. Alors voilà. Je vous remercie de m'accueillir dans votre belle et grande famille.

— Je t'en prie, ne sois pas aussi magnanime, intervient Angela en me retenant la main au moment où je m'apprête à regagner ma place. Annabelle est une influenceuse notoire.

Elle compte plusieurs milliers d'abonnés sur ses différentes plateformes, et ses conseils et petites trouvailles font d'elle une référence en la matière.

Je respire par saccades. Pourquoi diable mes doigts se triturent-ils ainsi ? En désespoir de cause, je les joins au bas de mon dos, espérant que personne n'aura conscience de mon trouble.

— Angela exagère un peu..., osé-je.

— Franchement, ma chérie, reprend ma patronne. Je ne peux pas croire que tu ne réalises pas l'impact que tu as sur la vie des femmes d'aujourd'hui. Elles sont pendues à tes lèvres. Elles comptent sur toi pour les conseiller et les orienter vers la paix intérieure ! Tu as une vision du bonheur bien à toi. À la façon dont tu en parles, on a l'impression qu'il est beaucoup plus accessible qu'on le croit.

Des murmures s'élèvent dans le coin gauche de la salle.

— Une autre nunuche avec rien dans la cervelle ! grommelle un homme d'une trentaine d'années.

Bien qu'il chuchote ses paroles offensantes derrière sa main, elles se rendent à mes oreilles et me font tressaillir. Quel culot de me condamner de la sorte alors qu'il ne m'a jamais adressé la parole ! De toute évidence, son copain et lui sont dans la boîte depuis longtemps. Une assurance démesurée se dégage d'eux. Celui qui n'a pas tiqué au jugement gratuit de son comparse me détaille de la tête aux pieds, les bras croisés sur sa poitrine, l'air charmeur. Lorsque l'effronté se tourne vers moi, je suis happée par ses yeux d'un noir profond qui plongent

sans gêne au creux des miens. Sous ses paupières à demi closes, il m'observe comme si je n'étais qu'une pauvre fille. Ses bouclettes sombres et serrées lui confèrent l'allure d'un gamin. C'est plus fort que moi, le voilà affublé d'une étiquette peu flatteuse. Je le déteste déjà, ce grand gaillard à l'air imbu de lui-même, bien que ce ne soit pas du tout mon genre d'agir ainsi. Il faut que je me protège et c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour le faire. S'il y a une chose que je ne tolère pas dans la vie, c'est le jugement. Surtout quand il est gratuit. Qui est cet homme, pour se croire supérieur à moi alors que nous n'avons pas encore fait officiellement connaissance ?

— Sur ce, il est temps de commencer pour vrai cette réunion. Nous avons beaucoup de pain sur la planche, aujourd'hui, annonce Angela en me renvoyant à ma place d'un geste du menton.

En route vers ma chaise, je ne peux m'empêcher de fusiller mon adversaire du regard. Il pousse l'audace jusqu'à me gratifier d'un clin d'œil. Quelle insolence !

*Tu ne perds rien pour attendre, mon cher !*

Angela ne rate rien de la scène. On dirait même qu'elle s'en délecte. Elle reprend ensuite les rênes de la réunion comme si de rien n'était.



Au terme de la rencontre, tous se lèvent, songeant déjà au sujet qu'ils ont l'intention de présenter afin de garnir le prochain numéro. Celui-ci sera entièrement consacré à l'économie locale. Chaque chroniqueur doit axer ses recherches



sur ce qui se fait ou se trouve ici, au Québec. Nous avons pour mission de faire découvrir à nos lecteurs de petites merveilles, souvent méconnues. Pour ma part, j'ai l'esprit en ébullition. Une tonne d'idées y virevoltent.

— Annabelle, William, j'aimerais vous parler quelques instants, nous retient Angela alors que je suis sur le point de quitter la pièce.

En pivotant vers ma patronne, mon regard croise de nouveau les iris sombres avec lesquels il est entré en collision un peu plus tôt. William est le propriétaire de ces yeux déstabilisants. Sa proximité permet à l'effluve de son parfum de chatouiller mes narines.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, *patronne*, argue le grand ténébreux en jetant un œil préoccupé à sa montre.

— Ça prendra le temps que ça prendra, *monsieur Després*.

Un malaise me gagne. Qu'est-ce que l'ambiance est tendue entre eux ! J'ignore la raison qui les pousse à insister sur certains mots comme ils le font. Ils se parlent à mots couverts. À contrecœur, mon collègue dépose son fessier rebondi parfaitement moulé dans son pantalon – j'ai quand même pris le temps de noter ce point positif – sur le coin de la table et il croise les bras. Ça alors ! Il emprunte la mimique typique de l'enfant qui souhaite exprimer son mécontentement. Captant mon amusement, William fronce les sourcils.

— Quoi ? Pourquoi ris-tu ? Tu viens à peine d'arriver dans la boîte et tu te permets déjà de te foutre de ma gueule... ?

Sa phrase reste en suspens pendant qu'il tente de se rappeler mon prénom. Une insolence qui m'est inconnue s'immisce en moi.

— Annabelle. Je m'appelle Annabelle.

— Tu as du front tout le tour de la tête, *Annabelle*.

Je n'aime pas du tout la manière dont il prononce mon prénom. Comme s'il lui brûlait la langue. Il tente une fois de plus de me dénigrer, c'est évident. Agissant de manière contraire à mes habitudes pour la deuxième fois en peu de temps, je décide de battre le fer pendant qu'il est chaud.

— C'est toi qui me dis ça ? Sérieux ?

— De quoi tu parles ?

Ark, ce ton empreint de dédain ! Un petit goût de régurgitation m'envahit la bouche.

— Venant du gars qui me traitait de nunuche tantôt, je te trouve plutôt culotté de me reprocher de rire de ton attitude d'enfant gâté.

Piqué au vif, il bondit de son perchoir.

— Enfant gâté, moi ? Coudonc, pour qui tu te prends ?

— Pour la nouvelle que tu juges sans même la connaître.

*Tiens ! Bien fait pour toi, grand fendant !*

Un rire franc interrompt notre joute verbale fort animée. Je réalise alors mon comportement déplacé. Seigneur, qu'est-ce

qui me prend de me laisser emporter ainsi ? Au tout début de mon aventure au sein de cette entreprise, en plus ! Des plans pour qu'on m'indique la porte illico presto. Ce serait bien mérité. Je m'apprête à me confondre en excuses devant ma nouvelle patronne, mais elle me prend de court.

— Wow, c'est du bonbon, votre affaire, commente-t-elle en applaudissant. Merci, les jeunes, vous me confirmez que j'ai pris la bonne décision. Vous allez être parfaits.

Hein ? Parfaits pour quoi ? Ai-je loupé un épisode ? À voir la confusion sur les traits du grand frisé, je constate que je ne suis pas la seule à être mêlée. Ça n'a rien de rassurant.

— C'est quoi l'affaire, *boss* ?

— *L'affaire*, William, c'est que j'ai gentiment décidé de vous aider, Annabelle et toi.

— Je ne penserais pas, non. Ça fait six ans que je travaille ici et je n'ai jamais eu besoin de l'aide de qui que ce soit. Ce n'est sûrement pas aujourd'hui que ça va commencer. Merci, mais non merci. Je connais mon métier, je sais ce que j'ai à faire. Maintenant, mesdames, vous allez m'excuser, mais le travail m'attend.

William s'apprête à s'en aller, me laissant de plus en plus déstabilisée par son arrogance et son impétuosité. Comment peut-il s'adresser ainsi à sa supérieure ? Et pourquoi celle-ci n'est-elle pas choquée par son attitude ? On dirait que leur relation amour-haine n'en est pas à ses débuts.

— Tu sembles oublier que c’est moi qui commande, mon cher William. Tu feras ce que je te demande ou tu iras faire la pluie et le beau temps ailleurs. C’est clair ? À toi de décider.

*Ouille !*

Voilà une droite bien placée, directement dans le centre de l’égo démesuré de l’homme. Ce dernier fait volte-face, mais ne s’avance pas. Il attend la suite, des éclairs dans les pupilles. À l’instar de l’échange qui a eu lieu entre nous quelques instants plus tôt, celui-ci, bien que silencieux, est tout aussi chargé. La colère de William alimente l’amusement de la patronne. Elle nourrit la bête. C’est avec fierté qu’elle dévoile finalement son plan diabolique :

— Pour le prochain numéro du magazine, mon cher William, tu présenteras aux lecteurs la *van life*. Je veux que tu trouves des lieux extraordinaires, ici, au Québec, et que tu les emmènes à bord de ton VR.

— Je n’ai pas de VR.

— C’est pour ça que je t’en ai loué un. Il est plutôt confortable, ne t’inquiète pas.

— Ah, la chance ! lancé-je tout de go. Il paraît que c’est fantastique ! J’ai beaucoup entendu parler de la *van life* et ça a l’air vraiment spécial comme expérience.

— Ça tombe bien que tu sois aussi emballée, charmante Annabelle, puisque tu l’accompagneras.

J'ai l'impression que le temps s'arrête tout à coup. C'est à mon tour de recevoir les paroles d'Angela en pleine poire. Je peine à trouver le souffle nécessaire pour articuler une question.

— M... m... moi ?

— Oui, toi.

— Mais en quoi est-ce pertinent pour mon travail ?

— C'est pile dans tes cordes, ma belle. Tu prônes la paix du corps, du cœur et de l'esprit ?

— Oouuiii...

— Donc tu feras la démonstration aux gens qu'il est possible d'atteindre cet état de béatitude partout. Même au fin fond des bois à bord d'un VR.

Avec un être aussi ignoble que William ? Impossible. C'est carrément irréalisable comme mission. Ce dernier s'énervé. Il va exploser, c'est évident.

— Sérieux, c'est quoi l'idée de me mettre la petite nouvelle dans les pattes pour cet article ? Tu y as pensé, deux minutes ?

— Non, je n'y ai pensé que deux secondes. En fait, c'est vous qui avez fait tout le travail. Je n'ai eu qu'à constater l'évidence.

Nous n'y comprenons rien.

— Avec le spectacle que vous venez de m'offrir, vous m'avez prouvé que c'est une idée de génie. Maintenant, il vous reste à trouver une manière d'accorder vos flûtes parce que vous partez dans deux jours. Allez, au boulot !

— Dans deux jours ?

Voilà bien le seul point sur lequel William et moi sommes d'accord. Ce délai est complètement déraisonnable. Je dirais même carrément fou.



— Pouahaha ! Merci tellement, Annabelle ! Tu fais ma journée avec ta grosse nouvelle. Non, pas ma journée, ma semaine ! Toi, en VR, pouahaha ! Elle est bonne, celle-là.

— OK, Sacha, peux-tu être sérieux deux minutes ?

Je fulmine. J'ai appelé mon meilleur ami sitôt que j'ai mis les pieds hors du bureau et ça doit faire un bon cinq minutes qu'il se moque de moi. Si j'avais su, j'aurais trouvé un autre moyen de faire descendre mon niveau de stress. Ce gars-là est comme mon frère. Nous nous connaissons depuis si longtemps que nous nous permettons une familiarité qui peut porter à confusion. Une chose est certaine : je ne suis pas le genre de Sacha. Pour que ce soit le cas, il me faudrait un pénis entre les jambes. C'est très bien ainsi ; ça élimine tout risque d'ambiguïté. Sacha est le meilleur pour me venir en aide quand j'en ai besoin. Habituellement.

Sans réfléchir, j'entre dans un petit café et je commande un matcha latte glacé. Il faut ce qu'il faut pour digérer la nouvelle. Au diable les dépenses ! William et moi avons tout tenté pour faire changer Angela d'avis, mais rien n'a pu y faire. Cette femme est encore plus têtue qu'une mule. C'est à croire qu'elle se délecte de faire souffrir les gens.

— Je m'excuse, Annabou. C'est juste que je ne t'imagine pas du tout dans un *char* pendant... Combien de temps pars-tu, au fait ?

— Une semaine. Et ce n'est pas un *char*, comme tu dis, mais un véhicule récréatif. On appelle ça un VR. Arrive en ville, c'est hyper populaire.

Je sors du café sous l'œil médusé des quelques clients qui s'y trouvent. Le fait que ma discussion se déroule dans mes écouteurs laisse croire que je parle toute seule. Qu'on me prenne pour une fille complètement fêlée, c'est le dernier de mes soucis. Je dois cracher ma mauvaise humeur à quelqu'un. Je suis comme une bombe sur le point d'exploser.

— Un VR, d'abord, reprend Sacha, mais ça ne change rien au fait que je ne t'imagine pas vivre là-dedans pendant une semaine. Il y a-tu un *walk-in*, dans ces engins ?

— Niaiseux ! m'exclamé-je en fixant le trottoir à mes pieds, pour éviter de marcher sur les joints.

Mes pieds me font horriblement souffrir. Je rêve du moment où je pourrai enfin retirer mes chaussures de cuir.

— Moi qui ai dit qu'il était chanceux d'hériter de ce reportage-là !

— Qui ça ?

— William, voyons ! Coudonc, m'écoutes-tu, Sach ?

Une réponse positive me provient à travers un brouhaha soudain.

— Oui, oui. Désolé pour le bruit, j'arrive à la brasserie pour rejoindre les gars. Hé ! Je pense à ça. Qu'est-ce que tu vas faire de Madame Rita ?

La question fait renaître mon sourire.

— Je l'amène avec moi, réponds-je avec aplomb. Bon, je te laisse à tes amis. On se reparle plus tard, OK ?

— Sans faute. Bons préparatifs, là !

— C'est ça...

Une fois la communication coupée, je constate que cette conversation ne m'a été d'aucune aide. Le matcha latte glacé non plus. J'en avale les dernières gorgées et je jette le verre de carton vide dans un bac de recyclage en bordure de la rue. Maintenant, direction mon condo. J'ai des bagages à préparer, et vite. Surtout, je dois m'assurer que ça occupe un minimum d'espace. C'est faisable, ça ?



Je n'y arriverai jamais ! Depuis hier, j'essaie de faire mes bagages pour mon périple et je n'arrive pas à éliminer des trucs. Après avoir suivi la formation de base qui vient avec la location d'un VR et avoir constaté l'étroitesse du véhicule, William m'a textée pour me prier de voyager léger. C'est loin d'être mission accomplie. On dirait qu'un ouragan a traversé mon condo. C'est le bordel. Vraiment, chaque pièce est sens dessus dessous. Des fringues jonchent ma couette en plumes, aux côtés du restant de mon souper gastronomique : quelques cubes de fromage, des raisins rabougris et un sandwich... à la



luzerne. Ouais, mon réfrigérateur est vide. J'avais prévu faire l'épicerie, hier, moi. Pas préparer un voyage improvisé avec le pire humain de la terre.

Mon étui à cosmétiques en main, j'entre dans la salle de bain. Apercevoir mon comptoir recouvert de tubes et de pots de toutes sortes ajoute à mon découragement. C'est quoi l'idée de m'imposer ce voyage? Ça me tente autant que de retourner me faire épiler le bikini à l'électrolyse.

— Salut Annabou!

Sacha a la clé de mon condo. Si j'avais su qu'il retentirait à tout moment comme un cheveu sur la soupe, je me serais peut-être retenue de lui offrir ce privilège.

— Aaahhh! Câline, Sacha, ne me fais pas des peurs de même! J'ai failli faire un arrêt cardiaque. Quoique si ça m'arrivait, je ne pourrais pas partir...

— Dans tes rêves, chérie.

L'accolade qu'il me fait me renvoie son haleine d'alcool en plein visage. Je m'écarte, légèrement écœurée par l'odeur de houblon.

— On dirait que tu as levé le coude encore ce soir, toi.

Sacha travaille dans la construction. Comme ses journées se terminent tôt, il a l'habitude d'aller décanter devant une petite broue. Ses collègues excellent dans l'art de l'entraîner avec eux: ils invoquent toujours une bonne raison pour boire.

— Bah... juste quelques verres. Un ou deux pichets... chacun. C'est pas ma faute, tsé.

Il éclate de rire, passant près de perdre pied tant il est éméché. Je le conduis patiemment au salon et lui déterre un espace sur le fauteuil. On entend clairement les ressorts se plaindre lorsqu'il s'y laisse choir.

— Cibolaque, Annabou, t'en vas-tu dans un autobus Voyageur ?

Mon étui à cosmétiques toujours dans les mains, je m'assois aux pieds de Sacha. Adossée au vieux divan, je m'appuie contre sa cuisse. Un soupir à fendre l'âme m'échappe.

— C'est l'enfer, Sach. J'ai beaucoup trop de choses à apporter. Je ne sais pas comment je vais faire pour y arriver.

— C'est simple.

— Ah oui ?

— Oui. Il faut faire des choix.

Mon espoir s'efface aussi subitement qu'il est apparu.

— Est-ce que je peux choisir de tout apporter ? Peut-être que William aura peu de bagages ? Ça me permettrait d'en avoir davantage !

Je m'installe face à mon ami. Sa tête dodeline comme celle d'une poupée de chiffon. Ses yeux rebondissent dans leur orbite avant de se stabiliser. Ouf, j'en connais un pour qui le réveil ne sera pas facile demain ! Soudain, j'ai une idée.

— Suis-moi, lancé-je en me remettant sur pied. Tant qu'à être là, aussi bien te rendre utile. Tu vas m'aider à faire le tri.

— Hein ? Mais je suis bien, là, moi.

— Tu planeras plus tard. Pour l'instant, il y a plus urgent à régler.

J'entraîne mon ami jusque dans ma chambre, mais plutôt que de me donner un coup de main, il se laisse tomber à plat ventre sur le lit, le visage moulé dans mon oreiller.

— Je suis bien ici aussi, finalement, lâche-t-il, la bouche pâteuse, à moitié endormi.

— Pff ! Enwaye, réveille !

Je lui lance une pile de vêtements et je regagne la salle de bain, décidée à sélectionner uniquement l'essentiel. Dans mon cas, l'Essentiel s'écrit avec un grand « E ».